

Sherry Simon

## SE VOIR COMME DANS UN MIROIR

La traduction de la littérature québécoise en anglais au Canada est maintenant chose bien institutionnalisée. Depuis quinze ans déjà (c'est-à-dire depuis l'instauration des subventions à la traduction accordée par le Conseil des Arts) la production des traductions va bon train. Tout est en place, paraît-il, pour assurer cette continuité : maisons d'éditions publiant régulièrement des traductions (Coach House Press; Véhicule Press; Oberon) un corps de traducteurs ayant amplement fait ses preuves et, oui, un public lecteur.

On ne peut pas s'attendre à ce que cette situation demeure ainsi éternellement, la fonction des traductions n'étant pas de remplir une quelconque mission nationale mais de répondre aux intérêts ponctuels et changeants du public lecteur. Il est évident aussi que la machine ne fonctionne qu'à coup d'applications répétées de graisse subventionnelle. Avant 1970, en effet, bon nombre de traductions de romans québécois étaient publiées aux États-Unis, ce qui a eu comme conséquence quelques gaffes particulièrement mémorables : la première traductrice du *Bonheur d'occasion*, ignorant le sens de «poudrerie», l'a traduit par «explosion in a powder factory».

Ce qui rend particulièrement intéressante l'activité de la traduction littéraire au Canada anglais c'est l'existence d'un groupe de traducteurs rompus à la tâche, engagés dans une entreprise de traduction à long terme. Une bonne partie des traductions publiées sont donc l'oeuvre de traducteurs chevronnés avec plusieurs livres à leur crédit. Parmi eux il y a des universitaires et également quelques traducteurs et traductrices dont la réputation leur permet maintenant de vivre de la traduction littéraire : situation absolument impensable il y a même dix ans. Quelques noms parmi les plus connus : Philip Stratford, Ray Ellenwood, Ray Chamberlain, Barbara Godard, Sheila Fischman, Alan Brown, David Homel, Suzanne de Lotbinière-Harwood.

### L'intraduisible : une valeur historique

Parmi leurs réalisations les plus remarquables notons le brillant *Pélagie* de P. Stratford et les excellentes traductions de Jacques Ferron et de Claude Gauvreau par Ray Ellenwood (*The*

*Penniless Redeemer; Entrails*). Les oeuvres difficiles ne font pas peur : les livres de Nicole Brossard ont été traduits successivement par Larry Shouldice, Patricia Claxton et Barbara Godard et une anthologie de la «nouvelle écriture québécoise» a paru en traduction dès 1976.

Ray Ellenwood vient de faire paraître aux éditions Exile la traduction complète de *Refus global* sous le titre *Total Refusal*. Ce volume important contient le manifeste célèbre et la série de textes de Borduas, Gauvreau (trois pièces dramatiques), Cormier, Sullivan et Leduc qui constituent le pamphlet en entier. Cette traduction fait partie de l'effort d'Ellenwood pour faire connaître en anglais l'oeuvre de poètes et écrivains surréalistes jusqu'alors très partiellement connus. L'intraduisibilité, on s'en rend compte, est un terme dont la valeur est plus historique que technique.

Le gros des traductions vers l'anglais consiste en romans : Poulin, Aquin, Blais, Carrier, Tremblay, Roy, Beaulieu sont bien représentés au Canada anglais. Plusieurs anthologies de nouvelles ont aussi été publiées et l'écriture féministe québécoise se trouve très souvent dans les anthologies canadiennes. Dans l'ensemble la représentation de la littérature québécoise en anglais indique plus ou moins bien la variété de la production : le Canada anglais a toujours préféré des oeuvres à caractère sociologique (ainsi le roman existentiel des années 50 est moins bien représenté) et qui mettent en valeur la couleur locale. Ainsi Michel Tremblay est l'auteur préféré des Canadiens-anglais et la popularité de Roch Carrier au Canada anglais y est plus forte qu'ici.

### Retraduire : pourquoi?

Preuve, en quelque sorte, de l'avancement historique de son effort de traduction, le Canada anglais s'est déjà mis à retraduire. Il existe déjà en anglais un nombre important de «retraductions» de romans québécois, version nouvelles qui ont été produites en général à partir des années 70 dans un effort pour corriger ce qui a été perçu comme les défauts des premières traductions. Ainsi David Homel a retraduit *Le Cassé* dans un langage qui ne fait aucune concession à l'exotisme du *joual* littéraire; Richard Howard a retraduit *Menaud, maître-draveur*; John Glassco a retraduit *Les Demi-civilisés* qui avait été quelque peu trituré

## SE VOIR COMME DANS UN MIROIR

dans sa première version anglaise (la fin avait été changée!); Allan Brown a retraduit *Bonheur d'occasion*.

Malgré l'effort collectif consacré à la traduction de la littérature québécoise, il ne s'est pas encore dégagé de consensus sur l'épineux problème de la traduction du «franco-québécois». La traduction littéraire anglaise n'a rien à faire du conflit éternel entre la norme et la transgression si chère à toute littérature de langue française. La difficulté de trouver un langage parlé qui soit l'équivalent du franco-québécois trouve plusieurs réponses possibles : l'annulation de la différence (par l'utilisation d'une langue populaire quelconque), sa mise en évidence (par la traduction calquée d'expressions québécoises), ou bien la curieuse solution qui nous est offerte dans les doublages filmiques (*Bonheur d'occasion*, *Maria Chapdelaine*) : l'invention d'une langue neutre, vaguement étrange, mais tout à fait intemporelle et inidentifiable.

La traduction de la littérature québécoise demeure donc un défi. Peu de traducteurs ont cependant fait de leur pratique le lieu d'une réflexion (des exceptions : Stratford, Ellenwood, de Lotbinière-Harwood). Et pourtant, c'est en étudiant les possibilités de la traduction qu'on apprendra beaucoup sur le fonctionnement effectif des langages de la langue littéraire québécoise.

---

Source : Sherry Simon, *Spirale*, juin 1986, pp. 14-15.